

Le magazine du Monde

M

Jeff Koons
Pas si lisse

*La star de l'art
contemporain
cache un artiste
dérangeant*



Le luxe à fleur de peaux.

Locomotive de l'industrie du luxe, la maroquinerie ne s'est jamais si bien portée. Une croissance menacée par un obstacle majeur : l'approvisionnement. Baisse de la consommation de veau et élevage industriel rendent rares les belles peaux. Pour y remédier, les grandes maisons n'hésitent pas à racheter les tanneries. Et certaines vont même traquer le cuir jusque dans l'étable.

PAR JULIE PÊCHEUR — PHOTOS JAVIER JAÉN BENAVIDES



ON MARCHE SUR DU GROS SEL TREMPÉ, happé par l'humidité froide de la pièce, les narines pleines d'une odeur d'œuf pourri. Tout

autour, des centaines de peaux de veau – on distingue les poils, la forme des pattes, des oreilles... – sont pliées et empilées sur des palettes. Dans d'autres salles, des hommes en tablier long et gants en caoutchouc sortent des cuves une substance rosâtre et visqueuse, tandis qu'à côté, dans les foulons, énormes tonneaux de tannage, les peaux débarrassées de leurs poils, épidermes et résidus gras, se transforment lentement en matière imputrescible. « *On est loin du produit de luxe !* », sourit Jean-Christophe Muller, directeur des prestigieuses tanneries Haas, établies depuis près de deux siècles le long de la rivière Andlau près de la petite ville alsacienne de Barr.

Pourtant, c'est bien dans cette ambiance médiévale que s'élaborent des cuirs extraordinaires, peut-être les plus beaux du monde.

Dans les ateliers de finissage, on les retrouve lisses et doux comme de la soie, moelleux, résistants... Teints en bleu pâle et rouge orangé, ils sont prêts pour la prochaine saison. Secret bien connu : c'est en partie ici que se fournissent Hermès, Vuitton, Chanel, Longchamp et quelques grandes maisons italiennes. « *On fait le grand écart entre le faubourg Saint-Honoré et le monde de l'élevage* », résume Jean-Christophe Muller, dont la fosse au menton remonte sur six générations jusqu'au fondateur de la tannerie. « *On est face à deux mondes qui s'ignorent totalement alors que l'un fournit entièrement l'autre. Sans cuir, pas de sac !* »

Une équation sans inconnue, mais de plus en plus complexe. Car la demande en cuir prestigieux n'a jamais été aussi forte. Le luxe a maintenu une croissance à deux chiffres jusqu'à l'année dernière, survolant la crise de très haut, parfois à plus de 30% par an. Or c'est la maroquinerie qui est la locomotive de ce secteur : elle représente le tiers des ventes, devant l'habillement et la joaillerie-horlogerie, et entre-

gistre une croissance plus importante que ces deux domaines. Jamais dans le monde – la quasi-totalité du chiffre d'affaires est réalisée à l'étranger – il ne s'est écoulé autant de sacs, portefeuilles, étuis, pochettes et autres sacoches... Mais à l'autre bout de la chaîne, l'offre ne suit plus. Le Conseil national du cuir, l'organisation interprofessionnelle du secteur, a tiré le signal d'alarme il y a deux ans : « *Le maintien de la croissance risque d'être rapidement limité par un manque de disponibilité de matières premières de qualité.* » « *Nos besoins ont beaucoup augmenté et ne sont pas toujours satisfaits dans la qualité qui nous intéresse*, explique Guillaume de Seynes, directeur général d'Hermès, qui compte bientôt quinze manufactures en France et autour de 2800 artisans du cuir. *On est à l'affût de belles peaux brutes car nous risquons d'atteindre un certain plafond.* » Même son de cloche chez le chausseur Weston : « *Depuis trois ans, il est devenu difficile de garantir l'approvisionnement en cuirs de très belle qualité* », indique son président, Thierry Oriez. Pour Carole Thomas, fondatrice de la jeune et pointue ...

••• Maison Thomas, trouver un cuir de premier choix est carrément « une source d'angoisse considérable, une épée de Damoclès »...

Si l'appétit du luxe pour le beau cuir est insatiable, le nôtre pour la viande, en revanche, ne cesse de diminuer. Or le problème des maroquiniers se joue d'abord à notre table et dans les étables. La France reste de loin le premier pays européen pour la consommation et la production de viande, notamment celle de veau, dont sont issus des cuirs parmi les plus prestigieux. Mais cette viande coûte cher et nos habitudes alimentaires se modifient. Par ailleurs, le nombre d'éleveurs ne cesse de diminuer. Résultat : le volume de veaux abattus a été divisé environ par deux en trente ans, pour atteindre 1,4 million de bêtes par an. Et pour le dire crûment, moins on mange de viande et moins on fabrique de sacs... Car on élève les bovins, les ovins et les caprins pour le prix de leur viande (ou de leur lait et de leurs fromages, mais les races à lait, avec des fibres moins compactes, ne donnent pas un bon cuir). On ne les élève pas pour le prix de leur peau, comme c'est le cas pour les cuirs exotiques. Historiquement, les peaux ont toujours été considérées comme faisant partie du « cinquième quartier », qui regroupe les abats et les déchets comme les os, les cornes ou le sang. Elles ne rapportaient rien aux éleveurs puisque les abatteurs, jusqu'à récemment, devaient payer pour s'en débarrasser.

DE PLUS EN PLUS RARES, les peaux sont aussi trop abîmées. Les tanneurs les achètent désormais aux abattoirs au poids, sans visibilité sur la qualité. Il faut ensuite huit jours de travail pour découvrir la fleur de la peau, la partie située sous les poils et qui donne tout son cachet au cuir fini. La surprise est rarement bonne. Seules 10% des peaux sont susceptibles d'intéresser la haute maroquinerie. Classées dans la très convoitée catégorie 1, elles présentent une surface impeccable sur l'ensemble du dos de la bête, alors que la catégorie 2 offre une zone plus petite, suffisante pour une paire de chaussures mais pas pour un grand sac. Le reste des peaux – la grande majorité – révèle des défauts rédhibitoires, qui racontent la vie des bêtes : blessures et cicatrices, même très légères, liées à l'élevage, au transport ou à l'abattage, piqûres de poux en forme de petits points et taches claires laissées par une mycose, la teigne. On y voit aussi des rides plus ou moins profondes au niveau de l'encolure de la bête et, de plus en plus souvent, les traces de petites boursoufflures laissées par des veines trop saillantes : les animaux nourris de façon intensive développent leur système veineux pour refroidir leur corps.

Les peaux brutes susceptibles de donner du « beau cuir », avec une fleur resserée (un animal aux poils fins), qui se patine et se bonifie avec le temps, s'arrachent maintenant à prix

Seules 10%
des peaux
intéressent
la maroquinerie
de luxe. Le
reste présente
des défauts
qui racontent la
vie des bêtes :
piqûres de poux,
traces de teigne,
blessures liées
à l'élevage...

d'or. Jusqu'en 2007, les abatteurs les écoulent autour de 60 euros. Après une chute momentanée à 30 euros au début de la crise financière, le prix n'a cessé de grimper : il atteint en ce moment 120 euros.

Au début du xx^e siècle, le long des rivières de France, on dénombrait quelque 1 500 tanneries. Le cuir était alors la troisième industrie française derrière la métallurgie et le textile. Mais au fur et à mesure que les automobiles remplaçaient les chevaux et le métal les courroies, le secteur a dû se recentrer sur la chaussure. A partir de la fin des années 1960, les délocalisations ont balayé ces entreprises : il ne restait que soixante tanneries dans les années 1980. Seules ont survécu celles qui se sont alors tournées vers la mode et ses grands groupes naissants. « Mon père a senti venir les choses : si on était resté fournisseur de la chaussure, on n'aurait pas tenu, analyse Jean-Christophe Muller. Il a fallu travailler plus vite, répondre aux demandes esthétiques, suivre le tempo des collections... » Mais les efforts ont payé : au début des années 1990, Haas employait 45 personnes et traitait 600 peaux de veau par mois. Aujourd'hui, les effectifs ont plus que doublé et 15 000 peaux transitent par ici – environ 12% du cheptel français. Il ne reste en France que dix-neuf tanneries,

qui travaillent la peau des bovins (veaux, vaches, vachettes et taurillons) et vingt-six mégisseries pour les petits animaux : moutons, chèvres, et buffles et peaux exotiques. Ces PME n'emploient plus que 1 500 personnes et tirent souvent la langue, même si leur chiffre d'affaires a progressé de 281 millions d'euros à 404 millions d'euros en quatre ans. Chacune travaille un type de peau particulier (cinq seulement sont spécialisées dans le veau), avec un savoir-faire ancestral : pour transformer une peau en cuir il faut lui faire subir entre 80 et 120 manipulations. Les secrets de fabrication sont jalousement gardés, surtout en matière de corroyage, une série d'opérations mécaniques qui essorent, sèchent, mettent à plat et assouplissent le cuir avant le finissage.

EN PLEIN ESSOR et alors que le made in France est dans le vent, les industriels du luxe ne pouvaient pas se permettre de voir le nombre de leurs fournisseurs se réduire comme peau de chagrin. Ils sont donc allés faire du shopping dans les campagnes. Le mois dernier, Prada a annoncé le rachat de la mégisserie Hervy (près de Limoges), un spécialiste de l'agneau plongé, un cuir à la souplesse incomparable, qui avait déposé le bilan l'année dernière. En 2013 déjà, Hermès mettait la main sur la tannerie d'Annonay, en Ardèche, l'un de ses fournisseurs historiques pour le veau, tandis que Bodin-Joyeux, dans l'Indre, était acquise par Chanel, à qui la mégisserie fournit depuis trente ans les cuirs d'agneau plongé utilisés pour son sac matelassé. De son côté, LVMH a pris le contrôle en 2012 des Tanneries Roux, spécialistes du veau à Romans, dans la Drôme, bassin historique de la chaussure, et Weston a acquis en Auvergne en 2011 les Tanneries du Puy, au bord du dépôt de bilan, pour assurer son approvisionnement en box-calf, un cuir de veau particulièrement recherché. Le chausseur possède déjà depuis 1981 la tannerie Bastin, l'une des dernières à proposer un tannage végétal, un procédé très lent qui utilise des tannins extraits d'arbres comme le chêne, le châtaignier ou l'acacia, alors que plus de 85% du tannage dans le monde se fait désormais au chrome (les activités de tannerie, qui peuvent être très polluantes, sont strictement encadrées en France et en Europe).

Un petit veau s'amuse à asticoter son compagnon à coups de mufle. Dans la partie basse de l'étable, située à mi-chemin entre Angoulême et Périgueux, des veaux à la robe auburn sont alignés deux par deux dans leurs cases, un espace de quatre mètres carrés délimité par des barrières en métal. Ils attendent l'une de leurs deux tétés quotidiennes. Ceux qui ont atteint cinq mois et demi vont partir •••

... le lendemain à l'abattoir. Veaux de lait, label rouge. Ils n'ont jamais vu un brin d'herbe car les fibres colorent la viande, et les Français, par tradition, veulent leur veau blanc. Une exception culturelle. « *C'est de la connerie, souffle l'éleveur Thierry Gabouveau. Si une viande est blanche, c'est qu'elle est anémisée...* » S'il avait eu le choix, ce grand type de 35 ans n'aurait pas « *fait du veau* ». Mais ce dernier rapporte et rassure les banques. Avec bientôt 430 limousines, son cheptel est l'un des plus importants du Périgord vert. Et peut-être l'un des plus choyés : Thierry Gabouveau remplace les barbelés de sa clôture par du fil électrique lisse. Sur ses 300 hectares, il coupe aussi les branches saillantes, arrache les ronces et tâte les écorces : rien ne doit abîmer les bêtes. « *C'est un pari à long terme* », explique-t-il. Comme vingt-sept éleveurs du coin, Thierry Gabouveau participe à un projet pilote lancé par CWD, le numéro un mondial de la sellerie de sport, situé à Nontron, et financé par différents acteurs, du département à l'Union européenne. Les éleveurs doivent changer de clôture, traiter et vacciner les animaux contre les poux et la teigne, et fournir deux tanneries locales qui ont adopté un système de traçabilité. En échange, pendant quatre ans, CWD s'engage à leur verser 30 euros par peau, en plus du prix payé aux tanneurs. « *On veut montrer qu'on arrive à une meilleure qualité et diffuser cette méthode à toute la France* », explique Charlyne Vincent, responsable qualité chez CWD, qui orchestre l'opération. L'expérience est onéreuse, mais indispensable d'après elle : « *Ce sera de plus en plus difficile pour les plus petits acteurs comme nous. Les grands groupes font monter les prix et peuvent payer. Ils rachètent les tanneries avec lesquelles nous travaillons. Pour l'instant ça va, mais le jour où les volumes augmenteront...* »

LE CONSEIL NATIONAL DU CUIR assure qu'en modifiant les méthodes d'élevage, la quantité de peaux premium pourrait être multipliée par trois. Des projets similaires à celui de CWD ont vu le jour ces dernières années, mais aucun n'a pris de l'ampleur. « *On est tous d'accord pour dire qu'il y a un problème de qualité et qu'il faut mettre en place des actions auprès des éleveurs, mais personne ne le fait* », s'agace Charlyne Vincent qui, du haut de ses 25 ans et avec une efficacité redoutable, n'a pas peur des mots. « *Pour augmenter la qualité, il faudrait revenir vers les éleveurs, mais les abatteurs font barrage. Ces derniers ne veulent pas qu'ils connaissent les prix de la peau. On peut les comprendre : les abattoirs se portent mal depuis des années.* » Aujourd'hui encore, les éleveurs ignorent presque tous qu'une peau irréprochable peut valoir jusqu'à 10% du prix du veau... D'autant que la plupart d'entre eux appartiennent à des filières

intégrées : des grands groupes abattent et commercialisent la viande, après avoir confié, en amont, des animaux de quelques jours aux éleveurs pour qu'ils les engraisent selon un cahier des charges précis. Les éleveurs ne sont donc pas propriétaires des animaux mais prestataires de services. Ils n'ont aucun intérêt à valoriser la peau.

Pourtant, la solution ne viendra pas d'ailleurs. Comme d'autres, Hermès prospecte hors de France. « *Mais nous nous heurtons à des modes de consommation alimentaire que nous ne maîtrisons pas* », constate Guillaume de Seynes. En dehors de l'Autriche, l'Allemagne, la Suisse et de quelques autres, peu de pays produisent du veau. En Italie, celui-ci est consommé à un âge plus avancé, et il mange de l'herbe, rendant le cuir trop épais. Ceux d'Amérique du Nord sont trop gras, avec des cous trop ridés et une

couche de graisse qui empêche la teinture de bien pénétrer les fibres. Quant aux néerlandais et aux argentins, soumis à un engraissement intensif, ils ont trop de veines apparentes... Rien ne vaut notre petit veau fermier, élevé sous sa mère, avec une croissance harmonieuse. Reste que celui-ci est une espèce en voie de disparition, ce type d'élevage ne représentant plus, aujourd'hui, que 5% de la production.

En attendant que les filières cuir, viande et luxe trouvent un terrain d'entente, on peut toujours rêver : « *Si j'avais les moyens, j'achèterais un pré, j'aurais mes vaches et je ne leur donnerais que de bonnes choses à manger, du bio !, lance la designer Carole Thomas. A la sortie, il y aurait un restaurant pour la viande et une boutique avec mes sacs !* » Un circuit hypercourt et totalement intégré, que les peaux de vache appelleront une utopie. ☐

